

1895

1895. Mille huit cent quatre-vingt-quinze

Revue de l'association française de recherche sur
l'histoire du cinéma

50 | 2006
Varia

Il s'est vengé...

Maxime Gorki

Traducteur : Valérie Pozner



Édition électronique

URL : <http://1895.revues.org/498>
DOI : 10.4000/1895.498
ISBN : 978-2-8218-1002-0
ISSN : 1960-6176

Éditeur

Association française de recherche sur
l'histoire du cinéma (AFRHC)

Édition imprimée

Date de publication : 15 décembre 2006
Pagination : 127-129
ISBN : 978-2-913758-51-3
ISSN : 0769-0959

Référence électronique

Maxime Gorki, « Il s'est vengé... », *1895. Mille huit cent quatre-vingt-quinze* [En ligne], 50 | 2006, mis en ligne le 01 décembre 2009, consulté le 04 octobre 2016. URL : <http://1895.revues.org/498> ; DOI : 10.4000/1895.498

Ce document est un fac-similé de l'édition imprimée.

© AFRHC

Il s'est vengé...

par [Maxime Gorki]

L'auteur relate la rencontre entre un intellectuel et une prostituée, malheureuse employée d'un caf'conc' de l'exposition. La conversation est pénible, l'homme répond du bout des lèvres à ses maladroites tentatives d'engager la conversation :

- Vous avez vu le cinématographe ?
- Non, pas encore... répondit-il, se promettant de soutenir le moins possible la conversation.
« Nous verrons bien l'effet que cela produira sur toi, ma jolie! »
- Oh ! Allez voir ! C'est formidablement intéressant ! s'anima-t-elle. C'est tout simplement divin... Il y a une vue surtout qui me plaît. Un jeune couple... le mari et la femme... ils sont, vous savez... si sains, si beaux, ils prennent leur petit-déjeuner et donnent à manger à leur bébé... et il est si mignon ! Il fait de ces mines en mangeant... oh, c'est adorable ! Vous regarderez surtout cette vue... elle prend un tel sens... vous savez, surtout ici, elle a une telle beauté... enfin, ce n'est pas de la beauté, mais de la force.

Elle s'embrouillait, cherchait ses mots, frappant impatiemment ses doigts contre la table. Il remarqua que son regard devenait plus profond, ses yeux plus clairs... Cela excita sa curiosité.

- Et qu'est-ce qui vous plaît tant dans ce tableau ? demanda-t-il.
- La vie de famille ! s'exclama-t-elle avec une intonation profondément sincère. Mon Dieu, je suis une femme, quand même !

Dans ce « Je suis une femme » résonnait comme un reproche. L'homme convenable songea, en relevant ces intonations : « Bah ! On dirait que tu as un point faible ! Sauf si tu fais semblant. Je vais tenter ma chance... »

- Pardonnez-moi ! dit-il tout haut, sur un ton simple et amical. Je suis certes ridicule de poser pareille question. J'avais oublié en quelque sorte qu'une femme, même si elle n'est pas toujours mère, nourrit toujours le vœu de l'être...

1895 /
n° 50
décembre
2006

127

– Pour sûr, c'est bien cela ! S'enflamma-t-elle, et son poing vint cogner la table.

Alors, doucement, sur le ton de la confiance, il se mit à évoquer, comme par-devers lui, les plaisirs, la poésie, la signification de la vie de famille, tout en suivant d'un sourire vague l'expression de son visage dont les yeux gris lui jetaient par instants des regards à la dérobée. Le visage de la femme changeait, devenait plus simple, et l'expression provocante des yeux était comme baignée de brume ; un bras appuyé sur la table, elle regardait dans le vague, droit devant elle, tout en écoutant la voix douce et rêveuse qui évoquait adroitement un tableau après l'autre...

En-bas, dans la salle, l'orchestre grondait, une vie folle, tumultueuse, débridée se déchaînait. Tandis qu'ici, au balcon, dans l'âme de la femme, par-delà la boue accumulée, surgissaient les « rêves disparus » d'une autre vie, simple, douce, à la fois fade et heureuse.

Brusquement, la femme pinça fortement les lèvres et, semblant sortir de sa rêverie, dit fermement :

– Tout de même, cela suffit ! Le sujet est ennuyeux ! Buvez encore un peu de vin !

Il lui jeta un regard, marqua une pause et à nouveau reprit, songeur :

– Et quand le petit corps tout chaud, secoué par le rire, se serre amoureusement sur la poitrine de sa mère, que ses petits yeux la regardent droit dans les siens...

Il semblait raconter un conte de fées...

La main de la femme fit un geste vers la bouteille, retomba sur la table et, le visage blême, le regard éteint, elle dit à voix basse :

– Oh, arrêtez !...

– ...la mère éprouve alors un tel bonheur, son cœur est étreint d'un tel frémissement, d'un amour si intense...

Résignée, elle se laissa retomber sur le dossier de la chaise, pâle, ses yeux sombres exprimaient une mélancolie profonde, comme si ces tableaux gracieux, aux couleurs vives, étaient là quelque part, tout près, livrés à son observation. L'homme continuait de parler, et il parlait bien, de manière imagée, avec vivacité et douceur...

Chacun sait combien il est agréable de se moquer de quelqu'un. Et l'homme « convenable » pensait trop bien connaître « ces dames » pour se fier à une seule d'entre elles, à commencer par celle qui était assise en face de lui et qui, les yeux embués, l'écoutait discourir du bonheur tranquille, de la vie modeste, de la douce chaleur du foyer familial, et de tout ce qu'il pouvait lui raconter, sans y voir lui-même le bonheur. Et, tout en lui parlant, il songeait, en regardant son visage que la tristesse rendait plus noble :

– Je vois, tu entres dans le rôle de la repentante, mais tu ne m'auras pas, et je ne dépenserai pas plus de dix roubles pour toi... oh que non ! Mais si pour quinze roubles, je pouvais toucher ton point faible, te forcer à prendre conscience, je les dépenserais peut-être.

Il lui semblait qu'il était en droit de lui faire payer le sans-gêne avec lequel elle l'avait contraint à l'inviter, la profession qui était la sienne, qu'il était en droit de la punir, en la forçant à passer un quart d'heure désagréable de contrition sincère, d'amers souvenirs. Enfin, elle l'avait mis en colère,

du fait même qu'elle n'avait pas su éveiller en lui le désir de la posséder, sans pour autant renoncer à manger et à boire à ses frais.

– Dans une famille, dans une pièce chaude, confortablement meublée... il est si bon d'être le soir aux côtés de son époux... de lire, bavarder, sentir sur soi son regard tendre, savoir qu'il attend un baiser et le recevra avec délices.

Elle soupira, et son visage fut agité d'un étrange tressaillement... Il remarqua qu'une larme s'était échappée de son œil gauche et était tombée sur la nappe. Un sentiment poignant de satisfaction l'étreignit. Il plissa les yeux pour cacher leur expression moqueuse, et, baissant encore le ton de sa voix, continuait d'éveiller en elle, dans un murmure songeur, un passé depuis longtemps oublié.

– Tu n'as sans doute jamais goûté un dîner aussi pimenté, ma jolie ! s'exclama-t-il en pensée. Il lui était positivement agréable de faire souffrir cette femme ; il y avait eu un temps où elles l'avaient fait souffrir, lui, mais d'une autre souffrance, celle de l'attente et de l'incertitude, plus aiguë encore. Il voyait qu'elle était sincère et n'en doutait pas ; à présent il souhaitait que le finale de cette pièce fut aussi vulgaire et trivial que l'ouverture.

La femme, elle, le regardait de ses yeux humides, grands ouverts, accoudée à la table, les doigts serrés. Son visage blême, aux traits tirés, exprimait quelque chose de pitoyable...

Brusquement il se leva, interrompant son discours au milieu d'une phrase, lui adressa un sourire froid et sec, jeta dix roubles sur la table et fit :

– Adieu, il est temps ! Vous paierez, cela suffira. Et il se dirigea rapidement vers la sortie, sans lui laisser le temps de réagir.

Elle sursauta, son corps tout entier fit un mouvement brusque dans sa direction, mais elle retomba sur la chaise, la bouche ouverte, comme si elle perdait haleine, la main gauche cramponnée à la taille...

Le garçon s'approcha, avec un sourire désinvolte.

– J'encaisse ?

– Apporte-moi... commença-t-elle à voix basse, mais sa voix s'interrompit et, dans un sourire de désarroi, elle eut un hochement étrange de la tête.

– Quoi ? demanda le garçon.

– De la vodka ! murmura-t-elle, de la vodka !...

Et tandis qu'il s'éloignait, elle lui lança sur un ton hystérique :

– Un grand... un grand verre !

Extrait du récit « Il s'est vengé... », dans Maksim Gor'kij, *Polnoe Sobranie Sochinenij, Xudozhestvennye proizvedenija v 25 tomah*, vol. 2, Moscou, 1969. Cette édition n'indique pas quelle signature a utilisé Gorki dans le cas présent.

Traduit du russe par Valérie Pozner.